

**Zeitschrift:** Bulletin de la Société romande d'apiculture  
**Herausgeber:** Société romande d'apiculture  
**Band:** 17 (1920)  
**Heft:** 12

**Heft**

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 06.06.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ ROMANDE D'APICULTURE

---

*Pour tout ce qui concerne le Journal, la Bibliothèque et la Caisse de la Société, s'adresser à M. SCHUMACHER à Daillens (Vaud).*

— Compte de chèques et virements II. 1480. —

<i>Secrétariat :</i>	<i>Présidence :</i>	<i>Assurances :</i>
D <sup>r</sup> ROTSCHY, Cartigny (Genève).	A. MAYOR, juge, Novalles.	L. FORESTIER, Founex.

---

Le *Bulletin* est mensuel ; l'abonnement se paie à l'avance et pour une année, par Fr. 5.10, à verser au compte de chèques II. 1480, pour les abonnés domiciliés en Suisse ; par Fr. 6.— pour les *Etrangers* (valeur suisse). Par l'intermédiaire des sections de la Société romande, on reçoit le *Bulletin* à prix réduit, avec, en plus, les avantages gratuits suivants : Assurances, Bibliothèque, Conférences, Renseignements, etc.

---

Pour la publicité s'adresser exclusivement à :

**ANNONCES-SUISSES, S. A.,**  
**Société Générale Suisse de Publicité, J. HORT, Lausanne.**

---

DIX-SEPTIÈME ANNÉE

N° 12.

DÉCEMBRE 1920

---

SOMMAIRE. — † D<sup>r</sup> Miller, 1831-1920, par J. KELLER. — Assemblée des délégués. — Cotisations pour 1921. — Bibliothèque. — Rectification. — Comptabilité apicole. — Conseils aux débutants pour décembre, par SCHUMACHER. — Office de vente du miel, par SCHUMACHER. — Lutte contre la loque, par RAMSEYER. — La maladie de l'île de Wight dépestée, communiqué par le D<sup>r</sup> O. MORGENTHALER. — Le travail dans les sections, par FRANZ KOHLER. — Du miel, par Henri POURRAT, communiqué par M. GUEISBÜHLER, Souboz (illustr.). — Glanures, par E. FANKHAUSER. — Ruchers couverts et pavillons, par Adrien TIMBART (illustr.). — Nos plantes chez elles, par M. LE BLANC. — Feuilleton : Des apiculteurs en ballade (suite et fin). — Question n° 11.

---

## D<sup>r</sup> MILLER 1831-1920

(Tiré de l'*American Bee Journal*)

Avec la mort du D<sup>r</sup> Miller, une des grandes figures de l'apiculture contemporaine vient de disparaître, car le D<sup>r</sup> Müller a une renommée internationale et son nom est connu par les apiculteurs des deux hémisphères. Il y a déjà plusieurs lustres que l'éditeur Géo W. York, de Chicago, l'appela « le Nestor de l'Apiculture américaine », mais dans les derniers temps le public apicole aimait à l'appeler « le Sage de Marengo ».

D'où vient cette réputation, cette vénération universelle ? M. Dadant nous l'apprend dans sa courte notice nécrologique, parue

dans le numéro d'octobre de l'*American Bee Journal* quand il dit, « c'est avec chagrin que nous annonçons la mort de cet homme vénérable, car nous perdons en lui un bon ami, un homme de grandes capacités dont les avis et la collaboration nous ont été précieux, mais c'est aussi avec fierté que nous nous séparons de lui, car il laisse derrière lui une réputation sans tache ».

Depuis plus de 20 ans, le Dr Miller avait une grande part dans l'*American Bee Journal* : son département se trouvait surtout dans le questionnaire ; c'est lui qui était chargé de répondre par la voie du journal aux multiples questions que les apiculteurs embarrassés adressaient à la rédaction et nous trouvons dans chaque numéro du dit journal ses réponses remplissant souvent plusieurs pages. Un travail pareil suppose évidemment une grande intelligence et un savoir presque encyclopédique, cependant le Dr Miller avouait très souvent avec candeur : « I don't know » (je ne sais pas) plutôt que d'avancer quelque chose dont il n'était pas parfaitement sûr. Il avait une manière spirituelle de répondre à d'absurdes questions ; elle rendait ses réponses intéressantes sans froisser l'interlocuteur. Peu d'hommes possèdent un tel savoir-vivre, un doigté aussi délicat. Sa correspondance particulière contenait même plus d'esprit, plus de tact ; il s'y abandonnait plus librement.

En 1917 parut « Mille réponses aux questions apicoles » compilé et publié par M. Ch<sup>s</sup> Dadant. Ce livre, qui a beaucoup de lecteurs en Amérique, est un résumé des articles que le Dr Miller a publiés dans l'*A. B. J.* ». Sa première contribution pour le périodique de sa prédilection date de 1870 et porte le titre « Introduction des Reines ». Elle nous prouve que son auteur s'occupait déjà, à cette époque, sérieusement d'apiculture et possédait une grande expérience dans un domaine qui exige et de l'observation et une grande science apicole. Mais les livres qui ont établi sa réputation universelle sont : « Une année au milieu des Abeilles », paru en 1885 ; « Quarante ans au milieu des Abeilles », publié en 1902 et « Cinquante ans au milieu des Abeilles », paru en 1911. En 1916, le Dr Miller fit paraître dans l'*A. B. J.* ses souvenirs personnels qui forment une autobiographie où nous glanons quelques détails sur sa vie.

Né le 10 juillet 1831, à Ligonier, Pensylvanie, il suivit les écoles publiques, continua ses études à New-York, devint d'abord instituteur, se voua ensuite à la médecine, fit sa licence et son doctorat à Ann Arbor, Michigan ; il s'établit ensuite à Earlsville et finalement à Marengo, où il commença à s'occuper d'apiculture et où il demeura jusqu'à la fin de ses jours.

Comme apiculteur, le Dr Miller s'appliquait surtout à produire du

miel en sections. Il y tient le record, si je ne me trompe, en produisant sur une seule ruche 240 sections dans la même saison.

Quelque petite que soit la place que le *Bulletin* accorde à la mémoire de cet homme de bien, l'esquisse ne serait pas complète, si j'oubliais ses chants. Dr Miller était un grand musicien ; il aimait surtout le chant et il a composé un grand nombre d'hymnes sacrés et de chants profanes. « Les chants d'Abeilles », « Berceuse des Apiculteurs », « Les Abeilles dans les fleurs des pommiers », « Gâteaux et Miel » sont l'œuvre de deux artistes : le regretté poète-apiculteur Eug. Secor donnant les paroles et le Dr Miller les mélodies.

Depuis quelque temps la santé du Dr Miller inquiétait ses amis ; ils s'apercevaient que ses forces diminuaient mais ses facultés intellectuelles et sa bonne humeur ne l'abandonnèrent point et après deux jours de souffrances il mourut le 4 septembre dernier, âgé de plus de 89 ans.

J. Keller.

---

## ASSEMBLÉE DES DÉLÉGUÉS

Pour donner suite aux vœux exprimés, appuyés par Messieurs les Présidents, ainsi que pour permettre à Messieurs nos délégués d'épuiser l'ordre du jour, le Comité a décidé que la prochaine assemblée de février 1921 se réunirait à 10 h. du matin. A 12 h. dîner en commun et reprise des travaux à 13 ½ h.

Le numéro de janvier indiquera le lieu de réunion et la liste des tractanda.

Le Président : *Mayor*.

---

## COTISATIONS POUR 1921

Nous rappelons nos avis parus dans les numéros d'octobre et de novembre. Passé le 10 décembre, il ne nous sera plus possible de tenir compte des listes de membres qui ne nous seront pas parvenues ; *les sections en retard ne pourront donc pas recevoir le numéro de janvier.*

Pour faciliter la besogne des secrétaires-caissiers, on peut se borner à nous indiquer les *radiations* à faire ainsi que les admissions de nouveaux membres.

Les abonnés « isolés » (qui ne font pas partie d'une section) sont priés d'envoyer fr. 5.10 par compte de chèques II. 1480, avant le 15 décembre.

Les étrangers verseront fr. 6.—, avant la même date, par mandat postal, *valeur suisse*.

Le prix de l'abonnement devra être relevé au cours de l'année 1921.

*Schumacher.*

## BIBLIOTHÈQUE

---

Le catalogue coûte 50 cent ; le supplément, 30 cent. ; ils sont à la disposition des lecteurs contre envoi de la valeur en timbres ou versement au compte de chèques II. 1480. Prière instante, en ces temps où chaque jour de nombreux volumes sont demandés, de faire une *liste*. L'expédition se fait par retour du courrier ; si donc les volumes n'arrivent pas, c'est qu'ils ne sont pas disponibles, veuillez alors en demander d'autres ; prière de prendre note de cela pour éviter de la correspondance et des réclamations inutiles. Prendre soin des volumes, des emballages et des cartons-adresses. Pas de correspondance dans le renvoi des ouvrages.

*Schumacher.*

---

Aucun changement d'adresse n'est opéré sans l'envoi préalable de 30 cent. en timbres ou versement de 35 cent. au compte de chèques, avec indication de l'ancienne et de la nouvelle adresse.

Ceux qui ne reçoivent pas régulièrement le *Bulletin* sont priés de s'adresser, tout d'abord, à leur propre bureau de poste qui nous transmettra les réclamations.

---

## RECTIFICATION

---

Une erreur a été commise dans la récapitulation du Concours de ruchers de 1919 (voir page 248) au préjudice de M. G. Grisel. Cet apiculteur a obtenu 92 points et non 86, il doit être classé 17<sup>me</sup> et non 21<sup>me</sup>.

Voir d'ailleurs le détail des points à la page 193.

---

## COMPTABILITÉ APICOLE

---

Nous publierons, dans le prochain numéro, une échelle d'estimation des différents éléments qui entrent dans la comptabilité apicole afin qu'il y ait, autant que possible, une certaine uniformité dans la tenue de ces comptabilités. Nous espérons qu'il y aura un bon nombre d'apiculteurs qui soumettront leurs comptes à l'office des paysans, à Brougg. La discrétion la plus complète leur est naturellement assurée. Les conclusions, qu'en tirera cet office, sont et seront d'une importance grandissante pour la fixation, sur des bases certaines, des prix du miel dans l'avenir.

*Le Comité de la « Romande ».*

---

## CONSEILS AUX DÉBUTANTS POUR DÉCEMBRE

(*Soliloque d'un apiculteur.*)

Décembre ? Qu'est-ce que cela représente pour l'apiculture ? Saison morte, bise très ou trop vivante, fleurs... aux vitres des fenêtres, neige sur les toits de ruches, calme absolu au rucher, à l'intérieur comptes et bilan, lectures, notes, projets, rêves... Oui, il y a plus de choses que je ne croyais et si je le veux bien, ce mois de la saison morte pourrait devenir singulièrement vivant. Voyons, que vais-je faire ? Tout d'abord un coup d'œil au rucher ; tout est-il bien en ordre ? Les toits tiennent bien, ils ne seront pas enlevés et les ondées, même prolongées, n'y pourront rien. A l'intérieur de la ruche, j'ai tout bien arrangé le mois passé, je n'y toucherai pas pour laisser ma colonie bien tranquille ; le trou de vol est allongé, l'air pur y entre, mais non les souris. Bon, je peux rentrer. Non, il y a ces branches qui pourraient avoir des gestes trop amples et réveiller ainsi mes bestioles ; elles ne doivent pas avoir la même mission qu'un pasteur ou un curé dont la tâche est souvent difficile de tenir leurs ouailles en éveil. Coupons-les (les branches, s'entend) pour être tout à fait tranquilles. Cette fois, je peux rentrer.

Mon matériel est-il en ordre ? Tiens, j'ai oublié de souffrer encore une fois mes rayons ; allons-y tout de suite pour ne pas oublier encore. Comme c'est délicat cette cire en hiver ; ces édifices si réguliers, un simple frôlement les met en miettes et pourtant c'est si solide en été ; allons-y prudemment car ce serait un crime de les laisser ronger par la fausse-teigne ou les souris.

Mes seaux sont propres, ceux du moins dont j'ai eu le plaisir de me servir cette année ; les autres, hélas, sont propres depuis 1918 déjà ; rien à faire là, c'est dommage, car je me serais volontiers réchauffé en les frottant vigoureusement. Eh bien, allons à l'atelier ou à ce qui tient lieu d'atelier ; il me manque encore des cadres, je veux essayer de faire une ruchette qui sera évidemment supérieure à toutes celles connues et inconnues. Ah, il y a ce plateau à réparer, je l'ai apporté ici parce que la planche de vol était « cuite à point ».

Tiens, tiens, je ne manque pas de pain sur la planche en fait de travail et de distractions apicoles. Mais il fait déjà sombre, rentrons. J'ai tout un calepin de notes à mettre en ordre. Dire que je m'étais promis d'envoyer des « nouvelles de mon rucher » au rédacteur et je n'ai pas tenu ma promesse.

Pourtant, ces nouvelles des ruchers, c'est toujours intéressant. J'ai remarqué que le *Bulletin* n'en publiait plus ou si peu depuis quelque

temps. Est-ce que le rédacteur les oublie dans son carton, ou bien ne lui envoie-t-on rien ? En tout cas si tous font comme moi, c'est bien ma deuxième supposition qui est juste. Il faut que ce soir je mette au moins dix lignes à la poste. Ce sera mon cadeau de fin d'année au *Bulletin* ; ce *Bulletin* devrait être l'œuvre de tous, puisqu'il appartient à la Romande. Ça y est, ce sera fait. Mais, je viens de penser à un cadeau, il y a si longtemps que je désire posséder deux ou trois bons ouvrages d'apiculture. Si je me les offrais, puisqu'on les a à prix réduit, comme membre de la Romande. Le rucher n'a pas enrichi son propriétaire cette année, mais en définitive je n'ai rien perdu, au contraire. Ou bien, une idée ; si je suggérais la chose à ma femme ! Elle est toujours en peine de savoir que me donner pour me faire plaisir, ce sera joindre l'utile à l'agréable et c'est tout simple, il n'y a qu'à écrire à l'administrateur du journal.

Avec cela, même si cela coûte un peu, je ferai des économies, en restant à la maison, au lieu d'aller... je sais bien où. Oui, quand on y pense, un demi de blanc coûte autant que la « Conduite du rucher » et il ne dure pas aussi longtemps, c'est pourtant clair !

Là-dessus, allons nous endormir avec des rêves et des projets pour l'année prochaine. La Société des nations s'assemble aujourd'hui à Genève ; nos amis Genevois recevront tout ce monde comme ils savent le faire. Puissent-ils leur aider à faire de la belle et bonne besogne, comme M. Motta le leur a si magnifiquement dit. Qu'ils nous préparent un vrai Noël de paix et de bienveillance et qu'ils réussissent à remettre dans la ruche humaine l'ordre, le goût du travail, la bonne harmonie. Bonne nuit.

Daillens, 15 novembre.

*Schumacher.*

## OFFICE DE VENTE DU MIEL

Depuis plusieurs années cette question était « dans l'air ». Le rapport présidentiel de 1919 donnait le résultat de la consultation auprès des sections et, malgré certaines réponses peu encourageantes, annonçait que le Comité central de la Romande étudierait le problème de plus près.

Le 25 septembre, à l'Assemblée de la Fédération vaudoise, M. Péclard présentait un rapport très bien travaillé qui donna lieu à une discussion fort intéressante ayant comme conséquence l'invitation, formelle et pressante, adressée au Comité central de mettre au point l'étude de cette nouvelle organisation.

Nous donnons ici un résumé du travail de M. Péclard : Nos associations ont pour but la défense de nos intérêts, la vente du miel

doit être l'une de nos préoccupations. Cette vente pourrait se faire par l'organisation d'un office central auquel les producteurs annoncent leur quantité de miel disponible. D'autre part cet office reçoit et recherche les commandes des acheteurs, met en relations acheteurs et vendeurs.

Voici les avantages principaux que procurerait l'institution projetée.

1° Supprimer le commerce de gros, soit le commerce intermédiaire qui a d'ailleurs été supprimé pendant la période de guerre, et qui pesait à la fois sur le producteur et sur le consommateur.

2° L'office du miel régulariserait les prix du miel en les publiant dans toute la Suisse romande, soit par le *Bulletin*, soit par les journaux quotidiens. Il y aurait même avantage à se mettre en relation avec nos collègues de la Suisse allemande pour fixer un prix qui servirait de base aux transactions dans toute la Suisse.

3° L'institution de cet office éviterait, dans les bonnes années, les ventes prématurées de ceux qui lancent leur récolte sur le marché, croyant toujours qu'ils manqueront l'occasion, ce qui alourdit le commerce et fait baisser le prix sans raison. Le miel n'est pas une « marchandise de saison » sujette à se détériorer rapidement si elle n'est pas liquidée au plus tôt.

4° L'office travaillerait, par une réclame bien comprise, à une consommation plus générale du miel.

5° Il éviterait, par son organisation, le danger grandissant de l'importation des miels étrangers.

Ce résumé est forcément trop sec et trop rapide pour donner une idée de la valeur du rapport de M. Péclard, mais il suffit pour en exposer les grandes lignes.

Le Comité central en discuta, puis il fut décidé d'envoyer deux délégués à Bâle pour voir le fonctionnement de la « Centrale du miel » organisée par nos Confédérés. M. Mayor, président et le soussigné furent désignés à cet effet. Ils en sont revenus convaincus que les objections faites et à faire sont bien loin de valoir les avantages réels et positifs qu'ils ont pu constater sur place.

En particulier, l'office du miel laisse chacun libre d'user ou de se passer de son intermédiaire ; il laisse acheteur et vendeur en face l'un de l'autre, il n'a rien de tout ce qu'on a pu reprocher avec raison aux « Centrales » de tout genre et de fâcheuse mémoire qui ont trop fleuri pendant la guerre. Il ne coûtera rien à la caisse de la Romande, sauf peut être quelques frais d'imprimés comme première mise de fonds qui sera remboursée. L'office se contente d'un prélèvement de

dix centimes par kilo à payer, sans frais par compte de chèques, pour chaque vente faite par son intermédiaire.

L'office consacrera les sommes encaissées, à la réclame dans les journaux, à la publication de feuilles volantes, de brochures à distribuer. Il luttera contre les néfastes articles de journaux dont chacun se souvient et qui avaient évidemment pour but de tromper le consommateur et l'apiculteur aussi.

Il fixera un prix de base de bonne heure dans la saison d'après les renseignements qu'il aura obtenus et d'après le prix de revient du produit.

Le fonctionnement de cet office est très simple ; il donnera cependant beaucoup de besogne à exécuter rapidement et quotidiennement par celui qui en sera chargé. Voici : L'apiculteur annonce sa récolte, en indiquant la quantité dont il dispose, sans oublier son adresse exacte. L'office transmet l'offre à un demandeur et met ainsi en relation les deux personnes en tenant compte soit de la quantité et de la qualité (couleur, provenance etc.) demandées, soit aussi du domicile du vendeur et de l'acheteur pour éviter de trop grands frais de transport. Ceux-ci entrent en relations et si la vente se fait, le vendeur après avoir été payé, envoie à l'office l'avis de livraison et verse en même temps la finance de dix centimes par kilo, sur un formulaire de chèque qui lui est fourni par l'office.

Il est bien évident que ceux qui ne s'acquitteraient pas de cette finance seraient exclus ensuite des services du dit office, de même que ceux qui offriraient du miel par les journaux en-dessous du prix fixé.

Telles sont les normes principales de cette institution. Nous les exposons, maintenant, pour qu'elles soient discutées à temps dans les séances de sections, de façon que l'assemblée des délégués, de février prochain, puisse prendre une décision et permettre ainsi le fonctionnement de cet organisme pour l'année 1921 déjà.

Toutes ces dernières années le miel suisse s'est vendu facilement ; il serait dangereux d'en conclure qu'il en sera toujours ainsi ; il ne faut pas attendre le naufrage pour dessiner le plan de la construction du bateau de sauvetage. Il n'y a qu'à se souvenir des dures leçons d'un passé, qui n'est pas encore bien vieux, où le miel ne se vendait pas et où les pages du journal apicole contenaient, trop souvent, des plaintes amères sur la mévente du miel et le manque d'organes propres à y remédier.

Nous avons la conviction que cette nouvelle institution sera l'une des plus utiles, si ce n'est la plus utile de celles que notre Société aura

instaurées ; elle resserrera les liens entre les membres de la Romande, nous rendra plus solidaires, tout en nous laissant libres, elle ne sera désagréable qu'à ceux qui voulaient profiter à la fois du producteur et du consommateur.

Nous élaborons un projet de règlement (il en faut un, hélas, pour la bonne marche de l'office) qui sera envoyé aux délégués assez à temps pour qu'il puisse être étudié par eux, en vue de l'assemblée de février prochain. Nous le recommandons vivement à l'attention de tous.

*Schumacher.*

---

## LUTTE CONTRE LA LOQUE

---

Je me permets d'émettre une proposition qui pourrait être examinée par les comités de sections.

Les inspecteurs ont des cercles de surveillance trop étendus et lorsque nous faisons une visite de rucher, nous ne prenons pas soin d'aller jusqu'à la dernière ruche et avec toute l'attention que comporte la fonction.

Lorsque vous n'êtes pas appelé sur place pour voir quelque chose qui semble un peu anormal, vous ne vous dérangez guère que pour voir un peu celles de votre voisin et plutôt par curiosité, afin de savoir si celles-ci travaillent mieux que les vôtres.

De là un inconvénient pour la surveillance et la bonne garantie que le travail est fait avec tout le sérieux qu'il comporte.

On a des cas de maladie, dans le Jura-Bernois, qui à mon point de vue aurait été moins nombreux si, nous avions eu dans chaque localité un surveillant. On objectera peut-être, qu'il y a des localités où le surveillant serait difficile à trouver. Dans toutes les communes nous avons au moins l'instituteur qui s'occupe d'apiculture, donc voilà un homme tout désigné pour cela, et par hasard, si cela manque, nous avons bien des jeunes gens dévoués qui seront heureux de remplir ce rôle.

De cette manière nous aurions toujours nos ruches sous surveillance suivie et si un cas douteux venait à se produire, nous avons le « Liebefeld » tout à notre disposition pour nous renseigner.

Porrentruy, le 31 octobre 1920.

*Ramseyer.*

(*Réd.*) — Cette proposition, dont l'idée n'est pas nouvelle dans le canton de Vaud, mérite toute l'attention possible. Ce serait la façon la plus sûre de lutter efficacement contre la loque.

## LA MALADIE DE L'ÎLE DE WIGHT DÉPISTÉE.

(*Réd.*) — Nous recevons, au dernier moment, la communication suivante de M. le Dr Morgenthaler, du Liebefeld. Tous ceux qui s'occupent des maladies des abeilles en comprendront la très grande importance et remercieront avec nous son auteur pour la diligence qu'il a mise à nous l'envoyer. Nous en donnons la traduction aussi fidèle que possible.

De l'Ecosse nous arrive aujourd'hui la nouvelle que la cause, si longtemps cherchée, de la « maladie de l'île de Wight » est enfin découverte. Cette maladie qui se déclara tout d'abord dans l'île de Wight et dans le sud de l'Angleterre, s'est propagée ces dernières années dans toute l'Angleterre et en Ecosse de telle façon, dans certaines régions, que l'apiculture en avait été rendue impossible. (Voir le dernier rapport du Liebefeld à ce sujet dans notre *Bulletin*, page 59, numéro de mars 1919). Cette maladie, comme on le sait, rend les abeilles incapables de voler et c'est par milliers qu'elles se traînent devant le rucher ; en peu de temps une colonie est réduite à néant. Comme jusqu'ici on ne savait rien de précis sur les causes, on était impuissant contre les ravages que cette peste exerçait.

Lors d'une séance de ce mois de novembre à la « Royal Society » d'Edimbourg, on a donné le résultat des recherches poursuivies pendant des années par des savants écossais ; ce résultat est surprenant. D'après ces hommes de science, la maladie est causée par une sorte de petit « ciron » qui s'établit dans une trachée, s'y multiplie, se nourrit du sang de l'abeille et cause, par l'obstruction des organes de respiration, des troubles divers et des manifestations de paralysie. Il est possible encore qu'ensuite de la succion opérée par ces « cirons » un virus spécial pénètre dans l'organisme de l'ouvrière.

Dans un espace de quelques millimètres cubes on a trouvé de véritables amas de ces cirons dans tous les stades de leur développement. On en trouva dans toutes les ruches examinées et dans toutes les abeilles des ruches qui présentaient les symptômes connus de cette maladie ; par contre on n'en trouva pas dans les ruches restées normales.

Il s'agit d'une nouvelle espèce de ciron, à laquelle on a donné le nom de ceux qui l'ont découverte : *Tarsonemus Woodi*.

On espère dans ce cas, comme cela est arrivé dans d'autres maladies infectieuses, dont on a découvert la cause, pouvoir prendre les mesures efficaces. Comme ces cirons, quoique très petits, (on en connaît qui n'ont que  $\frac{1}{7}$  mm. de long) sont cependant sensiblement plus grands que les bactéries, la lutte à entreprendre contre eux sera plus facile (les agents propagateurs de la fièvre aphteuse sont plus petits que les plus petites bactéries).

La découverte a été faite à l'Université d'Aberdeen par le professeur Rennie, P.-B. White et Miss Harvey. Le professeur Rennie avait déjà entrepris, il y a plusieurs années, des recherches qui l'avaient amené à établir qu'en tout cas ce n'était pas le *Nosema* qui était la cause de la paralysie, comme on le croyait alors. Avec l'appui de l'Etat, de l'Université d'Aberdeen, de l'école d'agriculture du Nord de l'Ecosse, les études purent être poursuivies sur une grande échelle et ont atteint maintenant leur but. Il faut aussi relever spécialement l'appui suivi et vigoureux donné par les apiculteurs de ces contrées, spécialement M. Wood<sup>1</sup>, à Glassel, en l'honneur duquel on a donné le nom, cité plus haut, à ce terrible ciron destructeur. Tout cela, dit le rapport, est un bel exemple de collaboration harmonieuse entre savants et praticiens.

Nous n'avons pas eu en Suisse à déplorer des ravages exceptionnels de cette maladie de l'île de Wight (ou « maladie du ciron » comme on doit l'appeler maintenant), mais nous devons cependant nous réjouir de ce que par la découverte de ce parasite, un chapitre nouveau et d'un très grand intérêt s'ouvre dans l'histoire naturelle de l'abeille et tous ceux qui s'intéressent à la biologie de notre insecte, attendront avec impatience les rapports plus complets sur les recherches de ces savants écossais.

*Etablissement fédéral de bactériologie du Liebefeld.*

*D<sup>r</sup> O. Morgenthaler.*

---

## LE TRAVAIL DANS LES SECTIONS

---

Permettez-moi d'adresser ces quelques mots aux sections de la Romande, en les priant d'y apporter leur attention. Il est une chose certaine, c'est qu'on n'aura pas toujours nos vieux praticiens d'apiculture ; il est donc de toute nécessité d'améliorer l'instruction des jeunes apiculteurs et de former ainsi un corps d'élite pour l'avenir. Un débutant a besoin de théorie et de pratique et surtout de l'aide de ses collègues expérimentés ; on ne peut pas lui demander de se mettre lui-même à enseigner, ni même de savoir ce qu'il doit apprendre. C'est donc aux Comités des Sections à prendre ces initiatives. Il faut, si nous voulons progresser, intensifier la vie des sections, augmenter le nombre des assemblées, des conférences, des réunions pratiques ; ainsi tous les apiculteurs sérieux et désireux d'avancer pourraient jouir d'un bon travail et d'une avancée poursuivie en commun.

<sup>1</sup>(*Réd.*) — Notre *Bulletin* compte M. Wood parmi ses abonnés, par l'intermédiaire d'une de ses collaboratrices, à Glassel même.

Nous avons comme exemple la « Société suisse des amis des abeilles » qui donne, à ses membres, de fréquentes occasions de se perfectionner, qui institue des cours nombreux et variés sur la demande des sections elles-mêmes.

Il faut donc que dans nos sections aussi, on commence à bouger, à se réveiller. Et le meilleur soutien pour ces réunions, c'est la présence de *tous* les membres ; elle encourage le Comité à prendre des initiatives, à renouveler fréquemment les assemblées et à mettre à l'ordre du jour de celles-ci des sujets intéressants et utiles.

*Franz Kohler.*

Morceau extrait des « Chansons » de Henri Pourrat que publie *La Nouvelle Revue française* du 1<sup>er</sup> octobre 1920.

### DU MIEL

*On dit bien : qui n'a pas de miel en son rucher  
Doit tout au moins en avoir sur sa langue.  
Pour les gens. Car les gens aiment se purlécher  
A défaut de vrai miel, d'une douce harangue.  
Je voudrais un rucher tout uniment pour moi,  
Non pour en affiner le monde.  
Le miel plaît, il sent bon, a belle couleur blonde.  
Il est bien de garder au jardin un endroit  
Où, sous un vieux sureau penchant au petit toit  
De tuiles ébréchées que le lichen écaille,  
S'alignent trois ruches de paille.  
Un recoin en balcon, donnant côté de jour,  
Tout d'herbe, de feuillage, et de rayons qui glissent  
Dans l'odeur chaude des lys rouges, des mélisses,  
L'après-midi d'été zonzonnant à l'entour...  
Où j'aimerais avoir en mon petit ménage  
Une retraite où se ferait le miel.  
Les abeilles iraient butiner sous le ciel  
Aux acacias bordant la route du village,  
Et reviendraient ici l'amasser en requoi.  
Ainsi se fait sans qu'on y pense,  
Pourvu que l'on ait su garder par devers soi  
Un coin de paix tranquille et coi,  
Le miel de la douce sagesse.  
Et maintenant, écoute une chose, mon fi :  
« As-tu trouvé le miel, prends-en ce qui suffit. »*

*Henri Pourrat.*

Communiqué par M. Gueisbühler, Souboz.

## GLANURES

*Quelques impressions.* — La chronique a mentionné en son temps le formidable accroissement du nombre des ruches, survenu en 1919. De ces apiculteurs nouveau venus que résultera-t-il ? Plusieurs ont acheté des abeilles dans l'espoir d'augmenter leur ration de sucre. Les plus nombreux, alléchés par les hauts prix du miel et la « formidable récolte » de 1918, ont vu dans l'apiculture une source de revenus aussi considérable que facile à capter et à transformer en un Pactole puissant amenant dans les maisons l'antique abondance du pays de Chanaan :

Une modeste mise de fonds et les abeilles, ces bonnes petites bêtes, se chargent avec un entrain admirable de tout le reste de la besogne ! D'autres, enfin, tout en espérant d'elles quelque profit (cela est légitime) ont considéré les abeilles et leur culture comme une étude, un travail accessoire, une distraction saine occupant leurs loisirs. Parmi les premiers et les seconds, nous en rencontrons beaucoup de déçus. Ils avaient entrevu la Fortune et son sourire les avait hypnotisés. Ils forgeaient pour l'avenir les plus ambitieux projets. L'apiculture était une véritable industrie. Il suffisait de quelques notions et cela allait tout seul. 1919 puis et surtout 1920 se sont chargées d'abattre leur présomption et de détruire leurs espérances. Ils ne songent plus maintenant qu'à se tirer d'affaire sans trop y laisser de plumes. L'api-



Rucher de M. Alexielf, à Jassy (Roumanie). Vue prise en 1907.

culture est considérée par eux comme une spéculation des plus mauvaises. Au lieu de ruches débordantes de miel, ils n'ont rencontré qu'un vrai « guêpier ».

Quelques-uns, cependant, résistent encore ; car, n'est-ce pas, il suffit d'une bonne année pour, etc., etc.

Le débutant veut voir, faire son propre chemin, tenter quelques essais. Les chemins battus manquent d'attraits. Il n'écoute que d'une oreille les conseils des maîtres. Il sourit, car... il a son idée ; elle lui paraît simple, indiscutable, péremptoire et il veut l'expérimenter. Mais, dès qu'il s'écarte quelque peu de la voie tracée par ces bons maîtres, il ne récolte que des mécomptes, augmentation de travail et diminution d'avantages. Il jure alors, mais un peu tard, qu'on ne l'y reprendra plus. Lisons donc et relisons, cher ami débutant, cette « Conduite du Rucher ».

Il faut avoir lu d'autres traités théoriques et pratiques, d'autres méthodes complètes ou simplifiées, les anciens bulletins, les anciennes Revues internationales, pour se rendre compte de la somme énorme de documents, d'observations les plus diverses qu'à dû recueillir ce bon M. Bertrand. Et tout cela est dans la « Conduite » mais ramassé, condensé, simple et clair. Comme le chimiste condense en un élixir généreux les vertus de cent végétaux divers. Chaque mot est utile et doit être pesé avec réflexion. Il mettait déjà en garde contre l'engouement, les modifications irréfléchies, recommandait les bons modèles de ruches, de s'adresser à des fabricants sérieux, quitte à mettre quelques francs de plus, car il n'y a que les bons outils pour faire du bon ouvrage, « exigeait, pour la culture des abeilles, une certaine dose de soin, de vigilance et d'observation ».

Tous ceux qui ont oublié ces excellents principes, même dans une faible mesure, n'ont eu qu'à s'en repentir. Tel, par exemple, cet apiculteur du Gessenay, qui, ayant négligé à l'automne de diminuer la hauteur des entrées de ses 12 ruches de paille, les trouva, au printemps, entièrement dévorées par les souris. De cette simple cause, il est résulté une véritable catastrophe.

*E. Fankhauser.*

*Naïveté.* — Encore une, d'un de ces apiculteurs novices et cupides qui s'imaginent complaisamment qu'il suffit de mettre des abeilles dans une ruche pour récolter aussitôt force miel. Elle m'a été contée au Pays-d'Enhaut par un vieil apiculteur. Un monsieur commanda un essaim à un de nos éleveurs. La ruche était prête, pas de rayons, il est vrai, ni cire gaufrée. L'essaim mit beaucoup de temps à venir ; on s'impatientait car les fleurs passaient. Enfin, il arrive mais pendant une absence des parents. La jeune fille, n'y entendant rien va

demander aide et conseil au vieil apiculteur. Ce dernier s'informe : vous n'avez pas de rayons ? pas de cire gaufrée ! — Non, mais voilà la ruche. Ça ne suffit pas ? — Le vieil apiculteur, après avoir cherché dans toute la maison, se décide à mettre la caissette de voyage dans la ruche et à l'ouvrir, simplement, en attendant le retour des parents. Le lendemain, vous entendez bien, le lendemain, Mademoiselle reçoit quelques amies. Thé, pâtisseries, beurrées, causette charmante et animée. « Tiens, dit la jeune fille, j'ai une idée ; nous avons depuis hier des abeilles. Si nous prenions du miel » ? — Ah ! oui. — C'est gentil, gentil. Du miel, pensez donc, quoi de plus délicieux. — Et vite la jeune fille prend un pot de verre, vite un dernier coup d'œil au miroir, et, plus vite encore, court frapper à la porte du vieil ami des abeilles. En lui souriant, elle lui tend le pot : Monsieur, dit-elle, soyez assez aimable pour aller à la ruche remplir ce pot. J'ai des visites. — Tête du vieil apiculteur, puis confusion et rougeur de la jeune fille.

---

## RUCHERS COUVERTS ET PAVILLONS

---

Sous ce titre, le *Bulletin* de la Société romande de janvier 1920, demandait aux apiculteurs des éclaircissements sur la valeur respective des différents systèmes de ruchers couverts, fermés, ou pavillons.

Qu'il me soit donc permis de décrire un modèle de mon invention, que j'ai construit dans le courant de l'hiver dernier et, qui me paraît constituer — tout amour-propre d'auteur mis à part — ce qu'il y a de plus pratique, à l'heure actuelle, en fait de couverture pour rucher.

Ayant construit quelques-unes de ces dernières en feuillet de peuplier et paille, je résolus, étant donné leur construction fragile, de les doter d'un mode de couverture capable de les protéger efficacement contre les intempéries et de les soustraire aux effets tout aussi funestes des rayons du soleil qui déforment le bois et ramollissent les constructions cirières, au point d'obliger les abeilles à se grouper à l'extérieur et interrompre la cueillette du nectar à des moments où, parfois il abonde le plus.

Les ruchers pavillons, où la température est souvent très élevée furent pour ce motif abandonnés.

Il restait le rucher couvert qui, bien qu'affranchi de cet inconvénient, avait néanmoins contre lui l'éclairage défectueux de son intérieur, qui rend extrêmement laborieuses, pour ne pas dire impos-

sibles, certaines opérations délicates telles que l'inspection du couvain, la recherche des reines, etc.

La solution du problème consistait donc à trouver un moyen terme, capable de satisfaire des exigences contraires : éclairage parfait ; protection contre les agents atmosphériques.

Après quelques recherches infructueuses, je finis par m'arrêter à l'idée d'un assemblage de toitures, indépendantes les unes des autres, suffisamment dépassantes en avant et en arrière et assez larges pour couvrir, en se réunissant, les espaces ménagés entre les ruches.

La photo ci-contre montre le dispositif très simple de cette couverture.

La matière employée, zinc, tôle ou fibrociment, est clouée sur un cadre rectangulaire ( $0,65 \times 1$  m. 60) renforcée intérieurement de deux traverses supplémentaires placées de façon à diviser le rectangle en trois carrés de dimensions à peu près égales. Pour obtenir une étanchéité absolue, les bords longitudinaux sont repliés en dessus, s'il s'agit de couvertures métalliques, ou munis chacun d'un bourrelet dans le cas particulier où l'on aurait eu recours au fibrociment — cela pour éviter les infiltrations d'eau par les joints. A dix centimètres environ en avant de l'alignement des ruches est disposé un bâti constitué par une rangée de tiges de fer à T, enfoncées en terre et reliées à leur sommet par un long liteau transversal qui constitue l'axe de basculement. Les toitures reposent, en avant, sur le liteau où elles sont fixées au moyen de charnières préalablement vissées à l'une de leurs traverses supplémentaires, tandis que, au moyen de l'autre traverse elles reposent, en arrière, directement sur la ruche — en sorte qu'étant un peu lourdes elles n'ont pas à être posées à terre, car elles pivotent avec la plus grande facilité. Comme complément de protection, deux panneaux en fibrociment ou en bois enduit de carboñyle, sont accolés aux flancs externes des extrémités des ruches.

Ce genre de couverture, qui rend excessivement pratique l'usage du rucher couvert, m'a donné dans le courant de la saison, toutes les satisfactions que j'étais en droit d'en attendre : éclairage parfait et aisance la plus grande dans les opérations, protection et aération abondante des ruches. Aussi je n'hésite pas à en recommander l'emploi aux apiculteurs qui pourront s'imposer ce léger sacrifice, car — si les conseillers ne sont pas les payeurs — je suis persuadé qu'ils seront amplement dédommagés de leurs frais par un surcroît appréciable d'excellents résultats.

Castillon-en-Couserans (Ariège), le 19 août 1920.

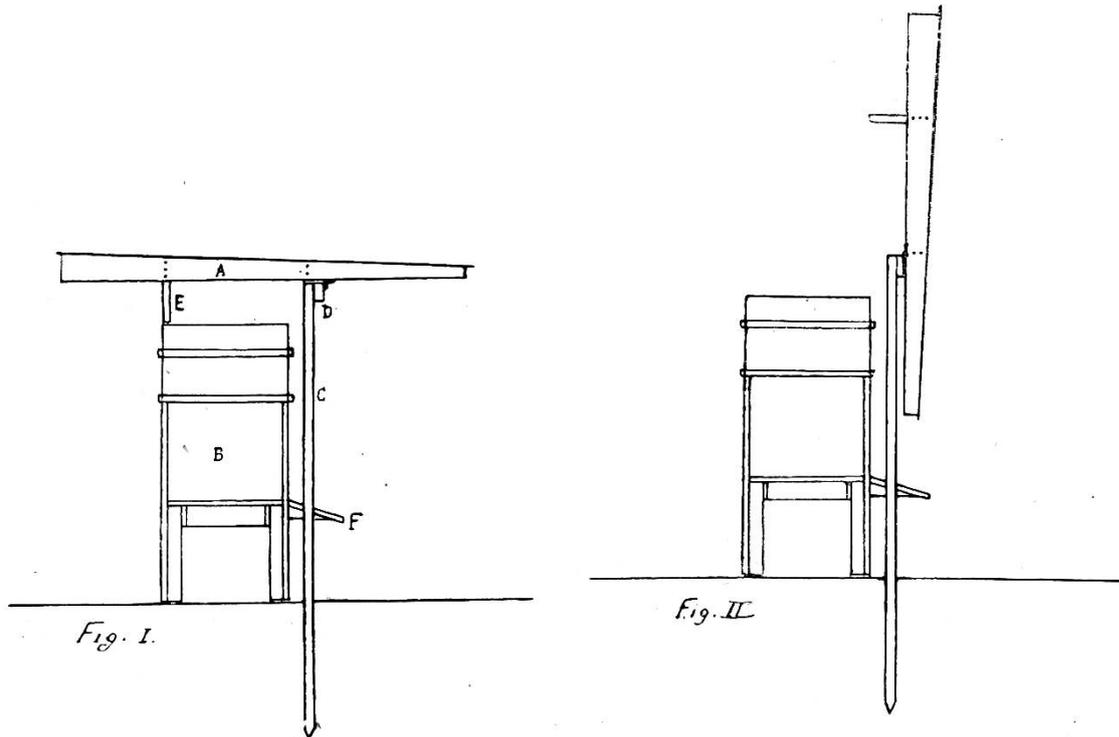
*Adrien Timbart.*

## PLAN

(Dessin à l'échelle de  $\frac{1}{200}$ \*)

Figure 1. — Coupe par un plan parallèle à la face latérale.

- A — Toiture.
- B — Ruche avec contre hausse et couvercle.
- C — Tige fer à T.
- D — Liteau transversal.



E — Cale mobile maintenant un espace vide entre le couvercle de la ruche et la toiture ; lorsque certaines ruches demandent une deuxième hausse, celle-ci est placée dans cet espace et la toiture repose alors sur la ruche après que les deux cales ont été repliées.

F — Planche de vol de la ruche.

Fig. 2. — Même dispositif avec toiture basculée pour la visite de la ruche.

Fig. 3. — Cadre supportant la couverture. Vu en plan et par dessus.

A — Traverse supplémentaire d'arrière avec emplacement des cales mobiles.

B — Traverse supplémentaire d'avant avec emplacement des charnières.

\*(*Réd.*). Nous avons été obligé, par économie, de réduire à  $\frac{1}{3}$  la proportion des clichés.

Fig. 4. — Mêmes traverses avec cales et charnières. Coupe par un plan parallèle à la face antérieure.

Fig. 5. — Disposition d'une série de couvertures juxtaposées sur le liteau transversal. Coupe par un plan parallèle à la face antérieure.

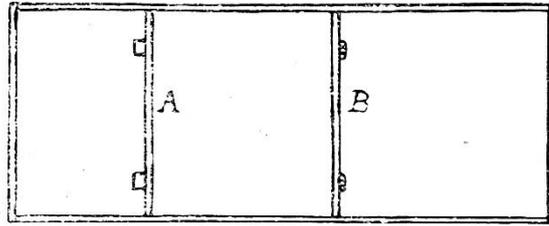


Fig. III.

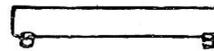
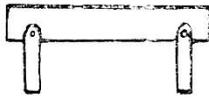


Fig. IV.

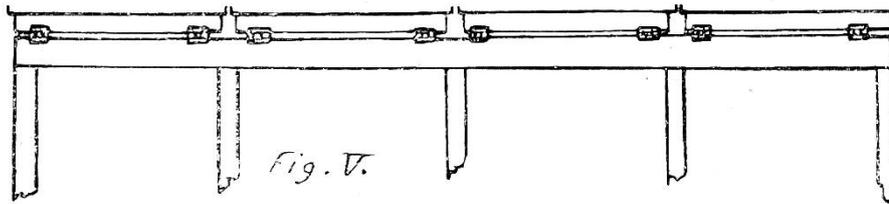


Fig. V.

## NOS PLANTES CHEZ ELLES

Tel est le titre de deux articles parus, ces derniers mois, dans le journal *La Science illustrée*. Il y est question de pièges foliaires et floraux qu'offrent diverses variétés de fleurs, et les insectes qui les visitent sont souvent victimes de leur gourmandise. Comme les abeilles peuvent être comprises dans le nombre de ces insectes dont la témérité leur fait trouver la mort dans le calice des fleurs, je vous envoie un compte-rendu de ces deux articles qui pourra vous intéresser.

Considérant que l'insecte suce le nectar, lèche le pollen, il vit de la fleur et lui nuit quelquefois ; cependant celle-ci peut être de telle sorte que la plante bénéficie de ces visites pour sa descendance. Elle peut en profiter pour elle-même, et s'il est beaucoup d'insectes qui vivent

aux dépens des plantes, certaines espèces vivent d'insectes venant les visiter.

En voici quelques exemples intéressants et curieux à la fois.

Le *Drosera* à feuilles rondes, petite plante qui peut atteindre vingt centimètres, croît dans les endroits tourbeux de toute la France et donne, à la fin de l'été, des fleurs blanches insignifiantes. A la base de la hampe florale est une rosette de feuilles rougeâtres appliquées contre le sol et couvertes de poils glandulaires terminés par une tête arrondie. Ces sortes de tentacules sont d'une sensibilité extraordinaire, ainsi que la feuille elle-même. Un poids d'un centième de milligramme les met en mouvement, alors que la chute des plus grosses gouttes de pluie est sans effet sur eux.

Lorsqu'un petit insecte touche un tentacule, celui-ci se recourbe en moins d'une minute ; les tentacules voisins imitent ce mouvement ; un liquide épais sécrété par les glandes se déverse sur l'insecte, l'immobilise, l'asphyxie, puis le digère, ne laissant que la chitine et les ailes.

Si l'on dépose à la surface de la feuille un corps inorganique, les tentacules, un instant repliés, se redressent rapidement et la sécrétion est presque nulle. On ne trompe pas le *Drosera* ! On a montré que les *Drosera* nourris d'insectes croissent plus vigoureusement que les autres ; un chimiste anglais, M. Clareck, l'a prouvé dans une expérience faite sur des *Drosera* : il leur a offert des mouches sautées au citrate de lithium. Quelques jours après à l'aide de l'analyse spectrale, il a trouvé ce métal dans toutes les parties de la plante. Cependant ce fait est nié par de Candolle, Musset, Darwin.

La Grassette (*Pinguicula* et *Utricularia* ; ces deux genres sont considérés comme plantes carnivores), ainsi que la Grassette commune (*Pinguicula vulgaris*) qui pousse en abondance dans les prairies tourbeuses où elle s'épanouit en juillet. Ses petites fleurs sont blanches et violettes, ses feuilles charnues, dont la partie supérieure est couverte de poils glandulaires, sessiles ou pédonculés ressemblent à de petits champignons. Dès qu'un moucheron se pose sur cette région gluante et duveteuse, c'en est fait de lui, les bords de la feuille se replient sur lui et le plongent dans l'obscurité du tombeau, il disparaît en entier, sauf les parties dures.

Comme particularité de la Grassette, les fermières l'emploient pour faire cailler le lait.

La fleur de l'*Asclepias* emploie la glu pour se protéger contre les visites des insectes. En même temps que le nectar, but de leur convoitise, elle secrète un liquide visqueux qui les retient par la trompe ou par les pattes.

La fleur de la Sauge des prés est conformée d'une façon curieuse, elle n'a que deux anthères dont les loges, au lieu d'être rapprochées au sommet du filet, sont situées aux deux extrémités d'une sorte de fléau de balance à bras inégaux ; le bras le plus long, dressé, porte la demi-anthère fertile à l'abri du capuchon de la lèvre supérieure ; l'autre loge, stérile, ferme, avec sa voisine, la gorge de la corolle. La trompe de l'insecte, pressant sur ces petits leviers pour atteindre le nectar, fait basculer le fléau de la balance, les loges supérieures s'appliquent sur son dos qu'elles couvrent de pollen.

L'élasticité du petit mécanisme ramène tout dans l'ordre après le départ de l'insecte, lequel, ayant le dos garni de pollen, va féconder la fleur suivante.

Chez les Ajoncs et les Genêts, la corolle est disposée de telle façon que lorsqu'une abeille vient s'y poser, ses cinq pièces s'écartent brusquement avec force, les anthères se redressent et couvrent l'insecte de leur contenu.

Chez les Bruyères, les Composées, les Ombellifères et surtout chez les Orchidées, il existe des adaptations non moins curieuses.

La Pensée est, par excellence, une fleur à secret. Sa corolle un peu irrégulière comprend cinq pétales dont l'intérieur est prolongé en un éperon nectarifère, cinq étamines à filets très courts enserrant l'ovaire qui porte un style tordu surmonté d'une partie renflée qui n'est pas le véritable stigmate, c'est-à-dire la surface gluante sur laquelle doit germer le pollen. Le stigmate consiste en une petite boîte creusée dans le renflement du style et communiquant avec le dehors par un orifice muni d'un clapet. Ce clapet s'ouvre quand il est poussé de l'extérieur de la fleur vers l'intérieur et se ferme par le mouvement contraire.

Quand une abeille veut butiner dans l'éperon, elle ouvre forcément le clapet par lequel elle dépose le pollen rapporté d'un précédent voyage. Après avoir aspiré le nectar, elle se retire et le petit couvercle se ferme. La boîte stigmatique d'une Pensée ne s'ouvre donc qu'au pollen des fleurs étrangères.

Le Muflier des jardins, vulgairement appelé Gueule-de-Loup, possède une grande corolle aux deux lèvres hermétiquement closes, dont la teinte générale est rouge-violacé, sauf une tache d'un jaune vif posée sur le milieu de la lèvre inférieure.

Les insectes de petite taille, incapables de rendre aucun service à la fleur, tournent autour de cette enveloppe dont le contenu n'est pas pour eux. Seuls les bourdons possèdent la clef du secret. Ils se posent sur le point voyant d'un jaune vif que porte la lèvre inférieure ; leur poids fait écarter celle-ci et ces fins gourmets lèchent le nectar non

sans se couvrir d'une poussière jaune qui ne sera pas perdue et fécondera une autre fleur ; le bourdon aussitôt parti, la fleur se referme jusqu'à une prochaine visite.

Certains apiculteurs prétendent que celui qui posséderait une espèce d'abeille à langue plus longue aurait des rendements meilleurs ; je crois que le poids de l'insecte est tout aussi utile, puisqu'il lui permet de pénétrer dans un certain nombre d'espèces de fleurs nectarifères.

Je prendrai comme exemple le Muflier des jardins ou Gueule-de-Loup déjà cité et qui est signalé comme n'étant accessible qu'aux bourdons, dont le poids fait écarter les lèvres. J'ai pu constater cependant que les abeilles pouvaient aussi y pénétrer lorsqu'elles avaient leurs cueillerons chargés de pollen, se servant du même artifice employé par les bourdons pour pénétrer dans cette fleur, les lèvres du Muflier s'écartaient aussi facilement que sous le poids d'un bourdon.

J'ai lu dans la *Nature* du 3 décembre, une description du « Chronophone », appareil constitué par un cinématographe auquel on a associé un phonographe.

Ces deux instruments associés permettent d'obtenir sur l'écran de projection des personnages joignant la parole au geste y compris le jeu de la physionomie et le mouvement des lèvres.

MM. Gourmont et Decaux sont arrivés à réaliser un appareil dont le fonctionnement est irréprochable, afin d'obtenir un synchronisme absolu entre les deux instruments.

J'ai voulu vous parler de cet appareil, entrevoyant la possibilité de son application à la démonstration d'une ruche par le cinématographe ; et par le chronophone on pourrait reproduire le chant de la reine, les bruissements dans la colonie, le battement des ailes, etc... Ce serait curieux.

*M. Le Blanc.*

---

## FEUILLETON

(Suite et fin. — Voir n° 11, novembre.)

### Des apiculteurs en ballade

Le ciel est d'un bleu parfait, le vrai bleu d'Italie, et nous ressentons l'émotion que produit sur les voyageurs la sortie du tunnel de Chexbres, quand ils arrivent inopinément du froid plateau suisse aux portes du bassin du Léman, nous comprenons la ruée périodique des peuples du Nord vers le Sud, vers la terre classique d'Italie ; la vie semble tellement plus légère, tellement plus simple, tellement plus facile ici, quoiqu'au fond, les mêmes luttes et combats soient l'apanage de tous les hommes où que ce soit qu'ils se trouvent en société. Mais il n'est plus temps de philosopher, car nous voici arrivés à St-Oyen et le frère Jean

nous fait les honneurs de sa demeure. Un pré vendoyant en pente, au bas des ruches, puis la chapelle abritée sous le même toit que le logis, en face, de l'autre côté de la vallée des forêts de mélèzes s'élèvent vers la haute montagne, au fond de la vallée apparaît Etroubles ; tout est plein de lumière, de clarté, sauf le corridor au plafond ogivé dans lequel disparaissent les dix apiculteurs précédés du frère Jean, lequel reçut la lettre lui annonçant notre arrivée deux à trois jours après notre visite. La connaissance fut vite faite, si vite même que j'en fus étonné, mais notre Rédacteur, qui, grâce à son nom patriotique vit sur un bon pied avec tout le monde, m'expliqua que le *Bulletin* franchissait les Alpes régulièrement à l'adresse du frère Jean et que par conséquent, il était au courant des faits et gestes de la Romande et connaissait par lecture ses célébrités. Je profite de cette occasion pour remercier bien vivement le brave frère Jean pour sa réception si cordiale, si franche et si dépourvue de toute étiquette stérilisante.

Pour permettre à Péronne, est-ce là son nom ?, de préparer son dîner, les dites célébrités occasionnelles de la Romande s'en furent au rucher qui est très bien tenu, propre, ne manquant de rien et où chacun put apprendre quelque chose, qui un détail de pratique, qui un tantinet de modestie, qui est habitué à vanter ses récoltes fabuleuses, en voyant ces ruches prêtes à l'hivernage et pesant à bout de bras de septante-cinq à cent kilogs, récolte déjà prélevée. Puis frère Jean nous explique si simplement sa manière de faire ; en automne toutes les ruches sont descendues vers la plaine italienne où déjà en février la récolte commence sur les figuiers et cette dernière continue en juin à St-Oyen et dure jusqu'à la mi-août ou davantage. A part la flore qui offre une riche pâture, frère Jean nous montre un miel blanc, farineux au goût, ayant l'aspect ou la consistance d'une purée de châtaignes, lequel provient d'une sécrétion qui se produit sous la feuille des mélèzes.

Ce miel spécial qu'aucun de nous n'avait encore vu, est très bon et ne rappelle en rien nos miellats, il est excellent comme nourriture pour l'abeille et certainement aussi pour les hommes ; il est très abondant et ne fait jamais défaut. Ne fit pas défaut non plus la discussion sur la race italienne dont nous vîmes de beaux échantillons, sur l'essaimage et en général sur toutes les questions qui s'imposent dès que quelques apiculteurs réunis se laissent aller à leur marotte.

Le frère Jean ayant observé que les abeilles allongent leurs cellules pour loger leurs provisions, eut l'idée de construire des cadres de hausse de cinq centimètres d'épaisseur et la chose lui réussit fort bien ; il nous montra plusieurs de ces cadres remplis de miel et certes ils pesaient plus du double de nos cadres de hausse bien garnis.

Selon le frère Jean deux avantages sont inhérents à ces larges cadres, c'est en premier le travail plus rapide pour désoperculer (six cadres à désoperculer au lieu de douze par hausse), et secondement le fait que la reine ne peut pondre dans des alvéoles si profondes. Je ne sais si la modestie de frère Jean ne l'empêchera pas de publier dans le *Bulletin* les appareils qu'il construit pour fermer le trou de vol, mais ce serait utile, car l'objet est pratique, surtout pour le transport des ruches ; j'aurais voulu qu'un fabricant fut sur place pour noter cette innovation, car je ne saurais la décrire ; en tout cas c'est simple et vraiment utile.

L'heure progressant et Péronne ayant cru pouvoir faire honneur aux hôtes d'un jour, on se rapprocha de la chambre à manger après avoir

fait un crochet dans la chambre de manutention où extracteur, maturateurs, caisses à essaim, emballages, armoires à cadre voisinaient et témoignaient d'une exploitation fort bien comprise et digne de participer à un concours de ruchers.

Permettez au chroniqueur de tirer le rideau sur la partie qui suivit et si les participants sentent une petite émotion lorsqu'on leur parle du « Pacci » du frère Jean, ils se demandent avec anxiété ce que cette partie de la journée leur eût réservé, si à l'office on avait eu le temps de se préparer et de mettre les petits plats dans les grands. Hum ! passons, et après les remerciements sincères au frère Jean pour son bon accueil si parfait, arrêtons-nous un instant devant le monument dressé sur la place du village aux braves, morts glorieusement pour leur patrie, recueillons-nous et pensons à ces gars partis, pour ne plus revenir, et portant presque tous des noms bien français.

Cette fois le soleil est ardent, la route poussiéreuse, le jarret ramolli par le « Pacci » et la « Théière » reprend sa fonction pour les uns alors que les autres gagnent St-Rémy à pied, car il s'agissait de saluer en passant M. le Curé de St-Rémy, rencontré le matin comme il montait au St-Bernard, canne d'une main, de l'autre écartant sa robe pour rendre la marche plus aisée, formant un tableau digne du crayon de Töpfer. Ce n'est pas sur nos boulevards que nous pourrions récolter de telles impressions et je laisse le choix à chacun entre M. le Curé montant à l'Hospice et un moderne dancing-room avec ses danses dont rougirait un sauvage. Bref, les quelques instants que nous passâmes dans la Cellule de St-Rémy, resteront gravés dans notre mémoire par le pittoresque du lieu : une chambre plafonnée en ogive, peinte à même le mur, sombre, froide et qui aurait pu servir à Faust pour y pratiquer son alchimie.

Il faut croire que « Théière » s'était bien comportée à la première montée, car elle mit fort peu de temps pour revenir nous chercher à St-Rémy et cette fois-ci il fallut tourner le dos au Val d'Aoste, non sans regret, pour se retrouver de nouveau au St-Bernard.

En cours de route l'homme aux herbes était parvenu à dérouter suffisamment la Reine de cet essaim minuscule pour l'engager à prendre vue sur le pays par une autre « Fenêtre » et gravir le col de ce nom. Aussi fallut-il se quitter dans la soirée et « Théière » ne craignit point de redescendre à Martigny avec sept occupants, un éclairage défectueux et l'assurance d'atteindre le dernier train. Une cordiale poignée de main, un « Bon voyage » et voilà nos dix apiculteurs séparés après quarante-huit heures de vie commune d'un charme tout particulier. J'ignore si la chambre où les trois adeptes du chemin détourné résonna de ronflements sonores, car le matin aucun n'en fit la remarque après une nuit calme et paisible.

Seul le chroniqueur, qui s'était laissé tenté par la traversée du Col de Fenêtre, eut à se plaindre au réveil d'un chamois de forte taille qu'il réussit à capturer après une chasse mouvementée en costume léger. Ces chamois, dont on raconte tant de prouesses, ne sont ni sauvages, ni cornus ; au contraire ils aiment la compagnie de l'homme, possédant un petit suçoir avec lequel ils « broutent » son sang et si la chasse en est difficile, elle n'exige pourtant pas de fusil ; le pouce et l'index humectés de salive suffisent à la besogne ; le meilleur accoutrement pour réussir n'est pas celui des montagnards, mais bien la simple chemise éclairée par une bougie.

Enfin quittons le refuge hospitalier, et montons vers les hauteurs à travers les pâturages verdoyants qui mènent au Col de Fenêtre. Quelle flore magnifique ! quelle fraîcheur ! quelles teintes accentuées ont ces fleurs de la haute montagne ! Leur vie est courte mais son intensité compense la perte de temps et notre herboriste s'en donna à cœur de joie, supputant par avance dans quel recoin de sa rocaille il planterait tel saxifrage, tel lichen, telle violette bicolore ou telle anémone. A force de le voir retourner le terrain du bout de sa canne ferrée, je l'enviais, grâce à cette qualité, de pouvoir s'embaucher dans une entreprise de tunnel au cas où l'art vétérinaire viendrait à ne plus nourrir son homme. Sa passion ne l'empêcha point d'atteindre le col conjointement avec les autres et une caravane de collégiens fribourgeois qui lancèrent force « bouellées » à la vue du splendide panorama qui se déroule sous les yeux éblouis.

Certes les grandes Jorasses, l'Aiguille du Triolet, le Dolent, le Tour Noir, les glaciers, les mille pointes qui se dressent à l'horizon, nous eussent tenus plus longtemps sous leur charme si l'horaire ne nous avait fixé une limite inexorable pour l'arrivée à Orsières. Le brouillard survenu comme un rideau sur toute la scénerie merveilleuse, nous facilita le départ après un repas tiré des sacs, tout au moins du sac du vétérinaire, et dégusté avec cette simplicité de bon aloi qui règne au Club Alpin et que l'on recherche en vain dans les palaces modernes.

Déjà la mélancolie du retour se fit sentir, aidée par la longue route qui descend le Val Ferret ; il est toujours déprimant de quitter les hauteurs et d'allonger mornement le pas pendant des kilomètres, mais une fois à Orsières, la fatigue du retour fut vite oubliée et à Martigny on put déjà parler des bons souvenirs, fraîchement éclos, avec le Rédacteur en chef qui avait jugé bon d'employer cette troisième journée pour visiter Salvan.

Et voilà, c'est tout, lecteur ; si tu disposes de trois jours en été, va rendre visite au frère Jean à St-Oyen en passant par le St-Bernard, trouve une compagnie aussi agréable que fut la nôtre, adresse-toi à la corporation des apiculteurs, leur marotte te sera un garant qu'aucune discussion ne tournera à l'orage, la fatigue quotidienne aura gagné tes mollets et le repos si recherché aura trouvé un gîte momentané dans tes cervelles.

Président, à la prochaine ! avec l'espoir que nous pourrons nous adjoindre un « Heyraud » digne de raconter nos exploits mieux que votre serviteur qui signe humblement,

*Votre Serviteur.*

*P.-S.* — Sur un névé le Président a trouvé un bracelet en or, lequel fut remis au Prieur du St-Bernard ; le hasard fait si bien les choses que peut-être la propriétaire pourra le retrouver après lecture du *Bulletin*.

---

### QUESTION N° 11

Y a-t-il des apiculteurs qui aient essayé la méthode Barbeau (pour élevage des reines).

Prière à tous d'adresser les réponses à la rédaction.

---